

—Ma foi, oui....  
 —Eh bien, toute réflexion faite, tu as tort...  
 —Tiens!...tiens! tiens!...  
 —Tout ça, mon garçon, vois-tu bien, ce sont des bourdes!...  
 —Allons donc!...  
 —Plus j'y pense, plus je reviens à ma première idée!...  
 —Qu'est-ce que c'est que ta première idée?  
 .... Je ne m'en souviens pas du tout....  
 —C'est que nous venons de travailler pour des faux monnayeurs....  
 —Tu crois?  
 —J'en jurerais.  
 —Ah! diable!...  
 —Mais, au fond, ça m'est bien égal.... pourvu, cependant, qu'on ne nous ait pas payés avec de la fausse monnaie!...  
 —Ah! diable!... ah! diable!... —répéta François avec beaucoup plus d'énergie que la première fois.  
 —Rentrons dans Paris au plus vite, — tâchons de trouver un cabaret ouvert, et nous verrons bien....  
 Fort inquiétés par le soupçon qui venait de s'emparer d'eux, les ouvriers se dirigèrent d'un pas rapide vers le centre de Paris.  
 Une de ces tavernes, mal hantées, qui ne se ferment ni le jour ni la nuit, s'offrit à eux du côté des piliers des halles. Ils se firent apporter une bouteille qu'André payait avec l'une des pièces d'or qu'il venait de recevoir. Le cabaretier lui rendit sa monnaie sans conteste. Les louis étaient bons!... André et François partèrent leur petit trésor, et, le cœur soulagé d'un fardeau véritable, allèrent se coucher.  
 Le lendemain, dès le matin, beaucoup de bruit et de mouvement se faisait dans les cours et les appartements de l'hôtel des Nèfles. Des domestiques en grande livrée allaient et venaient. Six chevaux d'une merveilleuse beauté prenaient place devant les râteliers bien garnis des écuries.  
 Deux voitures s'installèrent sous les remises. Un cuisinier et plusieurs marmitons envahissaient les cuisines. Valets et soubrettes étaient à leur poste.  
 L'intendant présidait à tout.  
 Enfin, vers les deux heures de l'après-midi, un bruit de grelots vivement agités, un grand fracas de roues et les claquements sonores des fouets des postillons annoncèrent l'arrivée d'une chaise de poste. La porte d'honneur tourna sur ses gonds.  
 Un carrosse couvert de poussière s'arrêta devant le perron.  
 L'intendant se précipita à la portière, qu'il ouvrit.  
 Une jeune femme et un jeune homme en descendant.  
 —Eh! bonjour, monsieur de Roncevaux!  
 dit le jeune homme à l'intendant, — je suis enchanté de vous voir!....

V. — NOUVELLES ROUBRIES.

Laissons s'écouler, s'il vous plaît, un intervalle de plusieurs mois, et contentons-nous de dire sommairement quels changements étaient survenus dans la situation de nos personnages pendant cet espace de temps.  
 Denis et Marguerite, car on a deviné sans peine que ce sont eux que nous venons de voir arriver à l'hôtel des Nèfles, menaient à Paris une fort grande existence, sous le nom du vicomte et de la vicomtesse de Pessac.  
 Pourquoi ce nom? — demandera-t-on.  
 Ceci tient à quelques petits faits que nous allons faire connaître. Nous avons dit plus haut que le prétendu Raoul de Navailles devait quitter le château de Falkenhorst avec Marguerite de Kergen aussitôt après la cérémonie nuptiale. Ce projet avait reçu des modifications importantes.  
 Denis, jusqu'à la funeste arrivée de Van Goët à Kergen, avait compté sur la dot magnifique que le baron ne pouvait manquer de donner à sa fille, et s'était promis, nous le savons, de rompre avec sa vie de brigandages et, n'ayant plus besoin d'être bandit, de devenir honnête homme.  
 Combien de franches canailles auxquelles, pour être les plus honnêtes gens de la terre, il ne manque que quarante mille livres de rente!... L'argent n'est-il pas le véritable mobile des neuf dixièmes des crimes qui se commettent depuis que le monde existe!...  
 La présence inattendue du banquier juif avait fait s'évanouir en fumée les beaux rêves de notre héros.  
 Marguerite lui restait, à la vérité, mais Marguerite sans argent. Il devenait donc indispensable de resserrer plus que jamais les nœuds de l'association des chevaliers du poignard, et de tirer de cette association les plus larges résultats possibles.  
 En conséquence, une nouvelle assemblée eut lieu le lendemain de la nuit pendant laquelle avait été célébrée l'infâme parodie du mariage. Dans cette assemblée il fut décidé que les chevaliers du poignard abandonneraient l'Allemagne et le château de Falkenhorst pour aller exploiter le paradis terrestre des aventuriers du tous les étages.  
 On devine que nous parlons de Paris.  
 Un plan rapide fut tracé par Denis, mis aux voix et accepté sans discussion. Sous un nom supposé, le jeune homme menerait grand train, aurait un état de maison brillant, recevrait la cour et la ville, et, grâce à l'ombre protectrice de cette position inattaquable, préparerait de

magnifiques coups de filets. Il fut décidé que Roncevaux partirait le premier et organiserait la mise en scène de cette pièce étrange, tantôt comédie et tantôt mélodrame, que nos terribles acteurs se proposaient de jouer aux dépens des bons Parisiens.  
 Donc, aussitôt que la blessure de son épaule serait complètement guérie, ce qui ne tarderait guère, Roncevaux se mettrait en route, muni de tout l'argent nécessaire pour la réalisation de ces grands projets. La caisse de réserve de l'association et la cassette particulière du capitaine fourniraient les fonds indispensables.  
 Restait pour Denis une difficulté des plus graves. C'étaient d'avouer à Marguerite qu'il l'avait trompée, et que ce nom de Raoul de Navailles n'était pas le sien.  
 Cette difficulté, Denis la tourna avec une grande habileté, à laquelle vint encore en aide la crédulité confiante de la jeune femme. Voici de quelle façon il procéda. D'abord, avec un passe-port de fantaisie et des papiers fort adroitement fabriqués, Denis et Marguerite rentrèrent en France. Tous deux s'installèrent dans une petite ville qui se trouvait à peu près à mi-chemin entre la frontière et Paris.  
 Denis prit pour prétexte de ce temps d'arrêt la nécessité d'écrire à son père, le vicomte de Navailles, pour lui faire part de son mariage et lui demander l'autorisation de lui amener sa jeune femme.  
 Au bout de quinze jours, arriva par la poste une réponse à cette lettre. Cette réponse, portant le timbre de Paris et scellée de l'écusson des Navailles, était foudroyante. Le père, irrité, reprochait à son fils, en des termes amers, d'avoir contracté à son insu et sans son consentement une union que des raisons de famille ne lui permettaient ni d'approuver ni de reconnaître. Il lui rappelait que, depuis des années, son mariage était décidé avec sa cousine du côté maternel, mademoiselle Odille de Bellegarde, que les paroles des deux familles étaient échangées, et que le père d'Odille, le vieux marquis de Bellegarde, regarderait avec raison cet incompréhensible manque de foi comme un affront sanglant.  
 Cette lettre se terminait ainsi :  
 " Pour la première fois, depuis des siècles, depuis que Dieu et nos rois nous ont faits nobles, un Navailles manque à sa parole, — un Navailles foule aux pieds l'autorité paternelle et la religion du serment.  
 " C'est félonie et déloyauté!...  
 " Je ne regarde plus comme mon fils celui qui a donné son nom et disposé de sa main sans me demander mon agrément et sachant bien que je le lui refuserais.  
 " Jamais je n'appellerai ma fille cette étrangère entrée furtivement dans ma famille.  
 " Jamais une parcelle de ma fortune n'ira à ce fils qui a méconnu tous ses devoirs envers moi, ni aux enfants de ce fils.  
 " Ceci, monsieur, je le sais, vous importe peu, vous êtes riche du chef de votre mère et vous n'avez pas besoin de moi.  
 " Seulement, comme dès à présent vous n'êtes plus mon fils, je vous défends, non seulement de paraître devant moi à l'avenir, mais encore de porter mon nom.  
 " Vous possédez la vicomté de Pessac; prenez-en le titre et le nom, et quittez celui de Navailles.  
 " A ces conditions seulement, je puis vous oublier et vous faire la grâce de ne pas vous m'indigner."  
 Denis, qui avait su pâlir son visage et mettre dans ses yeux les larmes de la colère, présenta d'une main tremblante, cette lettre à Marguerite, en lui disant : — Chère bien-aimée, vous le voyez, notre destinée est commune!... une semblable fatalité nous poursuit tous les deux! la lettre infâme que votre père vous fit adresser par Van Goët trouve ici son pendant!...  
 Marguerite lut, et fonda en larmes amères. Elle était doublement désespérée. D'abord parce qu'il lui semblait voir quelque chose de fatal en cette union si cruellement repoussée par les deux familles. Ensuite et surtout parce qu'elle avait compté sur l'intervention du vicomte de Navailles auprès du baron de Kergen pour lui ouvrir le cœur et les bras paternels, et parce que cet espoir s'évanouissait pour toujours.... Mais Marguerite aimait Denis. Elle l'aimait d'un amour ardent, exclusif, exalté; elle reçut ses consolations et ses caresses, elle l'entendit lui dire d'une voix douce et tendre qu'il se sentait presque heureux de penser qu'il serait tout pour elle, au milieu de ce grand isolement qui se faisait autour d'eux. Bientôt le sourire remplaça les pleurs, et elle oublia le reste du monde pour ne plus entendre que cette voix bien-aimée.  
 En même temps que la lettre dont nous venons de citer la dernière partie, lettre écrite et mise à la poste par Roncevaux à Paris, — Denis en avait reçu une autre de son fidèle lieutenant.

Roncevaux lui rendait compte de ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour. Il lui parlait de la location de l'hôtel des Nèfles, location à laquelle il avait été déterminé par un plan très-ancien, tombé par hasard entre ses mains, et lui révélant l'existence de souterrains inconus des propriétaires actuels de l'hôtel. Il lui donnait des détails sur les travaux qu'il faisait exécuter, et il terminait en annonçant qu'une prochaine lettre lui ferait connaître le jour où tout serait disposé pour le recevoir.  
 Cette lettre ne se fit pas attendre, Denis et Marguerite partirent. Nous les avons vus des

centre de la chaise de poste devant le perron de leur hôtel, et nous avons entendu le capitaine des chevaliers du poignard dire à son lieutenant, devenu son intendant : — Eh! bonjour, monsieur de Roncevaux!... je suis enchanté de vous revoir!....

A l'époque où se passent les faits que nous racontons, tout comme aujourd'hui, les Parisiens devenaient volontiers les hôtes assidus d'une maison brillante, dont une jeune et jolie femme leur faisait les honneurs. Il leur suffisait, et il leur suffit encore, que ceux dont les salons les amusent semblent nobles et paraissent riches. Ils ne vont au fond ni des papiers de famille ni des titres de fortune.  
 Aussi, chaque jour, l'hôtel des Nèfles était-il le théâtre de fêtes brillantes auxquelles affluait ce qu'on est convenu d'appeler *tout Paris*. Madame la vicomtesse de Pessac faisait les honneurs de la maison avec une grâce infinie et avec les apparences de la gaieté la plus franche et la plus inépuisable. Et cependant, bien souvent, cette gaieté n'était qu'un masque. Bien souvent Marguerite pleurait en cachette, lorsqu'elle pensait à son père et à sa sœur.  
 Combien de fois n'avait-elle pas écrit à sa bien-aimée Mina!  
 Mais sa femme de chambre, Simone, qui avait été choisie et stylée par Roncevaux, obéissant à des ordres précis; n'avait jamais manqué de remettre à Denis les lettres que Marguerite la chargeait de porter à la poste.  
 On devine que ces lettres ne portaient point. Aussi nulle réponse n'arrivait.  
 — Oh! — murmurait alors tristement la pauvre Marguerite, — je suis oubliée!... bien oubliée!... Mon père m'a maudite!... ma sœur ne se souvient plus de moi!... ou s'en souvient pour me mépriser et me haïr.... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour mériter cela?  
 Et Marguerite cachait sa charmante tête dans ses deux petites mains. Ses larmes coulaient, plus douloureuses, et elle aurait voulu mourir!... Mais le soir il y avait bal à l'hôtel. Et comme Marguerite n'avait pas encore dix-huit ans, elle oubliait en dansant, ses chagrins et ses tristesses.

VI. — LE CHEVALIER.

Donc, ainsi que nous le disions au commencement du précédent chapitre, six mois s'étaient écoulés.  
 Ce soir-là, il y avait à l'hôtel des Nèfles une de ces fêtes somptueuses dont nous parlions tout à l'heure. Les salons regorgeaient de monde.  
 Ici, l'ivresse du bal et de la danse atteignait presque jusqu'au délire et mettait une sueur ardente au front velouté des plus jolies femmes de Paris.  
 Là, le jeu avait ses fidèles, ses héros et ses martyrs. L'or et les billets de caisse ruisselaient sur les tables de pharaon, de bassette et de lansquenot.  
 Ailleurs, une armée de valets s'occupaient des préparatifs d'un médianoche dont Lucullus, soupant chez Lucullus, aurait voulu le menu.  
 Enfin, quelques hôtes de la fête, — mais c'était bien la petite minorité, préféraient à tant de joies bruyantes le plaisir d'une causerie spirituelle et méditante. Dans ces aimables entretiens, où des esprits d'élite tenaient le dé de la conversation, on passait en revue la cour et la ville, on s'occupait de tous, des ducs et pairs, des poètes et des comédiens, des grandes dames et des grisettes, et de ces demoiselles de l'Opéra. Chacun apportait son bon mot, sa vive épigramme, ou son anecdote leste et piquante. Or, ce soir-là, les causeurs étaient plus nombreux que de coutume dans le boudoir des tapisseries que nous avons, plus haut, décrit minutieusement, et dont ils avaient fait leurs galeries.  
 Le marquis d'Angennes, appuyé à la cheminée, parlait depuis longtemps déjà, et ses paroles suscitaient de grands éclats de rire, des marques d'étonnement, et parfois des exclamations d'incrédulité. A propos d'un fait qu'il venait de citer, une discussion s'engagea et devint bientôt assez vive, quoique sans sortir des bornes d'une parfaite urbanité. Au plus fort de cette discussion, Denis, ou plutôt le vicomte Raoul de Pessac, entra dans le boudoir.  
 — Eh! mon Dieu! messieurs, — s'écria-t-il en riant, — quel grave sujet vous anime ainsi, et n'y aurait-il pas urgence à vous mettre d'accord?  
 — Si... si...  
 — Non... non... — répondirent une dizaine de voix à la fois.  
 — Voulez-vous m'accepter pour arbitre? — continua, toujours en riant, le maître de la maison.  
 — Oui... oui...  
 — Eh bien, alors, de quoi s'agit-il?  
 — Il s'agit du chevalier... — répondit le marquis d'Angennes.  
 — Le chevalier? — répéta Denis, — qu'est-ce que c'est que le chevalier?  
 — Comment! vous ne savez pas?  
 — Ma foi, non.  
 — Vous n'avez jamais entendu parler du chevalier?....  
 — Je ne crois pas.  
 — Mais, c'est impossible!... tout à fait impossible!... A Paris, à Versailles, à la cour, à la halle et à l'Opéra, on ne parle que du chevalier.  
 — Raison de plus pour que je désire en entendre parler.... — répliqua Denis en souriant.

— Eh bien, mon cher vicomte, le chevalier, c'est un voleur!  
 — Un voleur!....  
 — Mon Dieu, oui! — mais un voleur comme on n'en a jamais vu, — un voleur de bonne compagnie, spirituel et galant, enfin, un voleur gentilhomme....  
 — Gentilhomme, dites-vous? On connaît sa famille?  
 — Pas le moins du monde; mais ses façons de procéder sont quelquefois tellement aristocratiques, qu'elles lui ont valu le surnom de *chevalier*.  
 — Mais enfin, ce prétendu gentilhomme, il vole?  
 — Assurément, et beaucoup, mais je vous le répète, il vole d'une façon tellement spirituelle qu'on n'a vraiment pas le courage de lui en vouloir....  
 — Les amateurs d'esprit, peut-être, mais les gens volés?....  
 — Eux comme les autres.  
 — Mais la police?  
 — La police!... il s'en moque pas mal, de la police!... Jamais le chevalier ne sera pris; il est invisible, introuvable, insaisissable, il est, en même temps, partout et nulle part, il voit tout, il sait tout, et, dans le peuple, on affirme, mais tout bas, que ce gentil voleur a le diable pour allié.  
 — Oh! oh! murmura Denis, — voici qui me paraît un peu fort!....  
 — Ah! dame! mon cher, vous savez le proverbe : *La voix du peuple est la voix de Dieu!*.... *Vox populi, vox Dei!*....  
 — Ainsi, vous croyez à ces bruits absurdes?  
 — Quant au traité avec messire Satan, non pas, mais quant au reste, cela, ne fait pas l'ombre d'un doute.  
 — Eh bien! mon cher marquis, permettez-moi d'être d'un avis contraire au vôtre....  
 — Comment! vous niez que le chevalier existe?  
 — Oui, jusqu'à preuve contraire.  
 — Mais les preuves abondent!  
 — En êtes-vous bien sûr?  
 — Pardieu!... et je puis vous les donner...  
 — Donnez-les donc, et si elles me paraissent convaincantes, je me rendrai à l'évidence....  
 — C'est que je suis forcé de recommencer le récit que je faisais tout à l'heure à ces messieurs....  
 — Cela ne fait rien, — répliquèrent tous les auditeurs d'une seule voix; — recommencez, marquis, recommencez, nous écoutons....  
 — Vicomte, — dit alors M. d'Angennes en s'adressant plus spécialement à Denis, — vous connaissez la marquise de Tavannes?  
 — Parfaitement; c'est une des plus jolies femmes de la cour.  
 — Vous savez qu'elle est aussi charitable que belle?....  
 — Tout le monde le dit, et je fais comme tout le monde.  
 — Son hôtel est gardé par une armée de laquais et par un suisse incorruptible, et plus vigilant que le mythologique Cerberus; ses bijoux et son or sont enfermés dans un coffre-fort d'une parfaite élégance, mais d'un poids énorme et d'une solidité à toute épreuve; la voler semblait donc la chose impossible; et cependant on la vola.  
 — De quelle façon?  
 — Ecoutez et admirez. Le chevalier, tandis que le carrosse de la marquise l'attendait à l'Opéra, trouva moyen de se suspendre sous la caisse même de ce carrosse, au moyen de deux lanières de cuir, habilement vissées, et dont l'une soutenait ses pieds, et l'autre sa tête. Il entra donc triomphalement dans l'hôtel et fut conduit sous la remise, où, certes, personne ne soupçonnait sa présence. Là, il quitta sa première position, qui devait être effroyablement inconfortable, et il se cacha dans une vieille berline dont on ne se servait plus depuis longtemps. Pendant deux jours et deux nuits, il attendit, ne vivant que de chocolat qu'il avait apporté....  
 — Je vous demande pardon si je vous interromps, — dit alors Denis, — mais comment diable a-t-on pu savoir tous ces détails?  
 — Vous le verrez tout à l'heure, — répliqua M. d'Angennes.  
 Puis il reprit : Enfin, la troisième nuit, la marquise sortit pour aller au bal chez la princesse de Soubise, sa cousine; les domestiques se réunirent dans la loge du suisse pour y faire un gain, et le chevalier, trouvant sa belle, pétra dans l'intérieur de l'hôtel, ouvrit le coffre-fort avec une incompréhensible habileté, y prit un écriin, une somme de dix mille livres, retourna sous la remise, et le lendemain quitta l'hôtel en employant le même moyen qu'il avait mis en œuvre pour y entrer.  
 — C'est fort ingénieux, — répondit le faux vicomte de Pessac, — mais je doute fort que madame de Tavannes ait trouvé dans le procédé de notre voleur cette galanterie du bon goût dont vous parlez tout à l'heure.  
 — Attendez donc.... je n'ai pas fini. Le lendemain, dans la maison; le lieutenant de police envoya ses plus fins limiers; ils ne comprirent absolument rien à ce qui s'était passé, et toute leur habileté échoua devant les ruses de l'adroit filou. Ils conclurent seulement que le voleur devait être un des domestiques. Mais lequel? Ils ne savaient. Le soir même, quelques amies de madame de Tavannes étant venues lui apporter leurs compliments de condoléance, elle leur répondit à peu près ceci :  
 (A continuer.)